

José Luis Torres. Du nomadisme dans l'art

Geneviève Caron

La sculpture en Outaouais
Numéro 94, hiver 2010–2011

URI : id.erudit.org/iderudit/63099ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN 0821-9222 (imprimé)
1923-2551 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Caron, G. (2010). José Luis Torres. Du nomadisme dans l'art. *Espace Sculpture*, (94), 36–37.

Tous droits réservés © Le Centre de diffusion 3D, 2010

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

José Luis TORRES. Du nomadisme dans l'art

Geneviève CARON

Ludiques et méditatives, œuvres de méthode et de hasard, les installations du sculpteur José Luis Torres se situent en aval d'une recherche entreprise à son arrivée au Québec, en 2003. Sa dernière exposition, une installation intitulée *Lieux de passage*, a été présentée à la galerie du centre d'artistes Voix Visuelle, à Ottawa, du 10 juillet au 18 août dernier.

Dans le trajet qui l'a mené du centre de l'Argentine jusqu'au Québec, José Luis Torres a franchi plus d'une latitude. En effet, de la Sierra de Córdoba aux battures du Saint-Laurent, l'artiste s'est laissé aller à une expérience de déracinement total. Son travail de sculpteur a attrapé un autre relief quelque part au-dessus du continent. Serait-ce la quantité vertigineuse des paysages qui ont défilé sous ses pieds, ou le grand écart effectué par ses racines d'un hémisphère à l'autre? D'apparence, l'expérience de dépaysement et d'insertion a profondément marqué l'homme et redéfini l'œuvre. Au passage, l'expérience d'émigration a pris une place cruciale au sein de sa pratique, de sorte que l'éphémère, le nomadisme, le territoire, le

paysage et sa définition ainsi que la mémoire se sont hissés parmi ses thèmes de prédilection.

Ces notions prirent racine au sein d'un premier projet, *Temps et boue*, développé lors d'une résidence au centre Est-Nord-Est de Saint-Jean-Port-Joli, à l'automne 2004. Transcendant le concept de pièce unique, l'artiste expérimente alors l'intervention sur le paysage. Métaphorique et intrigante, l'une des œuvres créées pour l'occasion évoquait une construction ancestrale qui aurait émergé du paysage même, tel un site archéologique mis au jour. Pour y parvenir, l'artiste s'est soumis au lieu choisi, travaillant avec les matériaux trouvés sur place : terre, eau, foin coupé, pierres. Selon une technique ancestrale de construction – le *pisé de terre* –, ces matériaux furent placés dans un moule et compactés.

En Hollande, en mai 2008, Torres participe à un symposium en pleine nature. Événement hybride – se réclamant autant des arts que de l'architecture – organisé par la fondation *Natuurkunst Drenthe*, le symposium explorait les métissages possibles avec l'archéologie. Dans son élément, l'artiste réalise une œuvre puissante d'évocation. Soumise au climat et au passage du

temps, l'installation de terre battue est appelée à retourner à ses origines, c'est-à-dire le paysage lui-même.

Transposées en intérieur, les installations de terre crue compactée, les « paysages portatifs » de Torres, ont quadrillé un territoire aussi grand que celui parcouru par ses pas : de Toronto à Matane et de Chicoutimi à Drummondville, en passant par Alma, Gatineau, Montréal et plusieurs autres villes. Si la terre était le matériau tout indiqué pour filer la métaphore du déracinement, c'est plutôt le statut du matériau lui-même qui s'est transposé dans les travaux qui ont suivi. En effet, pour José Luis Torres, il n'existe pas de distinction entre matériau noble et non noble. Neige, glace, contreplaqué, rebuts de construction, tout est matière à création, et l'éphémère est un matériau de plus.

Justement, la précarité, l'instabilité et la fragilité se retrouvent au cœur de *Lieux de passage*. Pour la réaliser, José Luis Torres a effectué une courte résidence chez Voix Visuelle. Mais le séjour effectué par l'artiste dans la petite galerie a tenu



davantage de l'expérience que du montage d'exposition. Pour lui, l'exiguïté des lieux conférerait à l'espace un statut proche du laboratoire. De façon méthodique et systématique, il a investi la galerie à l'aide de fines baguettes de bois fixées l'une à l'autre afin de créer une structure autoportante qui semble envahir l'espace et le

José Luis TORRES, *Temps et boue*, 2004. Centre Est-Nord-Est, Saint-Jean-Port-Joli. Photo : avec l'aimable autorisation de l'artiste.

José Luis TORRES, *Nomadic Landscape*, 2010. Gallery Connexion (Fredericton, Nouveau-Brunswick). Photo : avec l'aimable autorisation de l'artiste.



José Luis TORRES, *Lieux de passage*, 2010. Galerie du centre d'artistes Voix Visuelle, Ottawa. Photo : avec l'aimable autorisation de l'artiste.



José Luis TORRES, *Paysages portatifs*, 2008. A Space Gallery, Toronto. Photo : avec l'aimable autorisation de l'artiste.



transforme complètement. Cependant, cette structure n'est en aucun point fixée aux murs de la galerie et les vis qui retiennent les baguettes ensemble sont dissimulées, ce qui contribue à une impression générale de précarité extrême.

En pénétrant dans l'espace, le spectateur a l'impression que tout va s'écrouler sur lui. Il ne s'agit bien sûr que d'une illusion, mais le malaise fait justement partie du propos de l'artiste : « Je souhaite faire réfléchir les gens au sujet de la recherche frénétique et obsessionnelle de la stabilité. Les gens ont peur de l'insécurité, mais elle est pourtant essentielle pour avancer et évoluer comme être humain. Je voulais faire accepter au public un moment d'instabilité et de mouvance », explique-t-il lors d'un entretien. Se définissant lui-même comme un nomade, José Luis Torres a choisi d'accepter la mouvance et l'instabilité pour en faire des vecteurs de création.

De même, en empruntant la voie de l'architecture spontanée, l'artiste fait un clin d'œil aux favelas du Brésil, aux villas d'Argentine, au *vecindario* du Mexique bref, à tous ces bidonvilles qui s'insèrent dans le tissu urbain et qui portent l'essence même de la précarité. Par ailleurs, si ce dernier effort dans la capitale

fédérale était présenté en galerie, Torres s'est largement fait connaître par ses interventions hors les murs. Que ce soit au sein d'espaces verts ou en plein centre-ville, l'artiste a à son actif plusieurs réalisations éphémères ayant comme dénominateur commun de provoquer une interférence dans le paysage et d'interpeller le public.

À venir ? Avec deux résidences importantes inscrites à son calendrier en 2011 – Vaste et Vague (Carleton) et Galerie Colline (Université de Moncton, campus d'Edmundston) –, le nomade néo-sud-côtois continuera de gonfler ses valises et de laisser sa trace dans le paysage. ◀

José Luis TORRES, *Lieux de passage*
Galerie du centre d'artistes Voix Visuelle, Ottawa
10 juillet – 18 août 2010

Geneviève CARON a étudié en lettres et sciences humaines, profil histoire de l'art, à l'Université de Montréal, et en relations publiques à l'Université Laval. Elle a travaillé pour différentes organisations culturelles, principalement en communications pour ensuite se spécialiser en relations publiques et en rédaction professionnelle.